

Jean-Louis Doucet-Carrière

L'enjeu de la vieillesse en psychanalyse :

« Ne reconnaître le prestige que d'un seul maître, la mort »

La citation de Lucien Israël que rappelle Guillaume dans son argument, pourrait paraître en opposition avec le titre que j'ai donné à mon intervention d'aujourd'hui. Je crois cependant qu'il n'en est rien. Le prestige d'un seul maître, la mort soutient Lacan dans « Variante de la cure-type », la citation complète est celle-ci :

« C'est donc bien là que l'analyse du Moi trouve son terme idéal [...] : soit la subjectivation de sa mort.

Et ce serait la fin exigible pour le Moi de l'analyste, dont on peut dire qu'il ne doit connaître que le prestige d'un seul maître : la mort, pour que la vie, qu'il doit guider à travers tant de destins, lui soit amie¹. »

La vieillesse en analyse serait donc dépendante du moi de l'analyste ? La problématique de la vieillesse en analyse serait alors essentiellement une problématique moïque ? On connaît tous la formule de Terry Pratchett : « *Dans tout vieux il y a un jeune qui se demande ce qui s'est passé.* » Ce jeune, perdu dans un corps de vieux, c'est un être de projet, un être pour qui le temps passe trop lentement, qui veut réveiller *Chronos*, qui sollicite, parfois maltraite, un corps qui semble invincible, si toutefois la nature n'a pas été injuste. Freud nous le rappelle : « *Le moi est avant tout un moi corporel, il n'est pas seulement un être de surface, mais lui-même la projection d'une surface.* »

¹ J. Lacan, « Variantes de la cure-type », dans *Écrits*, Seuil, 1966, pp. 348-349.

Je crois que pour aborder notre sujet il faut partir de là, à savoir que c'est essentiellement le moi, formation imaginaire, somme de toutes les représentations imaginaires de l'autre et de soi projetées sur le corps qui est malmené dans le processus de vieillissement.

« *La vieillesse est un naufrage* » soutenait le Général, je prolongerai en disant que la vieillesse est le naufrage d'un moi qui ne peut renoncer à rester sur le navire de ses illusions. Dit autrement ne s'agit-il pas, pour aborder le problème de la vieillesse en analyse de remettre en permanence au travail la question dialectique entre moi-idéal et idéal du moi ?

C'est bien, je crois, la place de la dimension imaginaire dans l'économie psychique qui est bousculée dans la vieillesse.

Je vais partir d'une petite vignette clinique toute récente. Une patiente de 56 ans vient de perdre son père, elle raconte son dernier rêve mais avant ce récit ramène le souvenir qu'elle a d'angoisses nocturnes dans son enfance où dans le noir de sa chambre, elle avait le sentiment de ne plus pouvoir ouvrir les yeux, elle appelait au secours et le simple fait d'entendre les pas de son père qui se rapprochait de sa chambre suffisait à l'apaiser. Voici le rêve lui-même :

« Je suis dans mon lit, je viens de me réveiller mais j'ai ma paupière droite qui refuse de s'ouvrir.

Papa arrive, regarde mes yeux, et soulève la paupière qui reprend tout de suite sa mobilité.

– Désormais, il vous faut ouvrir les yeux et, peut-être même l'œil, et le bon ?

– Je n'avais pas du tout pensé cela. »

Comme me l'a fait remarquer avec justesse Eva-Marie cette phrase est hermétique : « je n'arrivais pas à penser cela, ou je n'avais pas pensé à cela » Je dirais dans l'après-coup que j'ai le sentiment d'avoir entendu : « Je n'avais pas penser ça » Ceci dans le sens où Armelle repère une dimension subjective, désirante, dans l'interprétation que je lui propose. Cela a à voir comme le souligne Eva-Marie avec l'objet perdu. Surgit toujours un moment où pour chaque Un, s'il s'y autorise, il devient impératif de dissocier vision et regard et de reconnaître que le regard (en tant qu'objet *a*) nous échappera toujours.

Dans la *Traumdeutung*² Freud rapporte que :

« La nuit qui précéda l'enterrement de mon père je vis en rêve un placard imprimé, une sorte d'affiche, quelque chose comme le "Défense de fumer" des salles d'attente des gares. On y lisait :

On est prié de fermer les yeux

ou

On est prié de fermer un œil.

Ce que j'ai l'habitude d'écrire ainsi :

² S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Puf, 1987, pp.273-274.

On est prié de fermer les yeux
un œil »

Même si Freud remarque, à juste titre, que cette ambiguïté, cette ambivalence dans l'expression du rêve traduit l'absence de contradiction qui caractérise l'inconscient, on peut articuler ce rêve au concept lacanien d'objet perdu, objet *a* puisqu'il est manifeste qu'il ne s'agit pas uniquement d'un problème de vision de ce panneau « on est prié de fermer les yeux – un œil », mais du rôle que joue le regard pour Freud lorsqu'il est confronté au deuil de son père. On se souvient qu'il pourra dire que la perte du père lui paraît l'événement le plus important de la vie d'un homme.

Depuis le début de son analyse, Armelle ramène sa souffrance devant les échecs professionnels de son père, dimension accentuée par la réussite de sa mère dans son propre métier de prof de sport. Ce deuil du père est totalement déchirant pour Armelle. Ce rêve montre, à mon sens, plusieurs choses. D'une part, Armelle y manifeste qu'il faut maintenant quitter une position d'attente d'une bonne étoile qui viendrait résoudre ses difficultés existentielles en ouvrant les yeux sur la réalité ; d'autre part, et, dans le même mouvement, il s'agit pour elle douloureusement de faire le deuil du papa en redonnant sa place au père. Il va falloir désormais ouvrir l'œil, et le bon, car cette perte de son papa la renvoie à la caducité de son propre corps et à sa propre finitude. En libérant la vision par l'ouverture de la paupière, Armelle lance un regard au-delà de son moi corporel, regard qui, lui, la renvoie à l'objet définitivement perdu. Le moi qui trouvait sa consistance dans l'image du papa se trouve entamé par la mort du père et c'est l'identification à l'idéal du moi qui va permettre la pérennité du désir, si toutefois Armelle s'y autorise.

Alors, bien sûr, Armelle n'est pas entrée dans la vieillesse mais, après avoir mal vécu sa période ménopausique, ce rêve n'en dessine-t-il pas pour elle la perspective ?

Je crois qu'il est important de revenir sur cette dialectique Moi idéal – Idéal du Moi.

C'est dans son texte « Pour introduire le narcissisme » (1914) que ces deux notions sont introduites par Freud. Le Moi idéal que Freud appelle le Moi réel, représente le Moi qui n'est préoccupé que de ses propres satisfactions, c'est un Moi pris tout entier dans le narcissisme. L'Idéal du Moi résultant de l'action des critiques parentales et des exigences du monde extérieur sur le Moi idéal. L'idéal du Moi « *représente alors ce que le Moi cherche à atteindre pour retrouver les satisfactions narcissiques perdues.* » (B W.)

Dans le « Moi et le ça » (1923) Freud fait finalement peu de distinction entre ces deux instances bien qu'il en ait saisi les nuances qui les séparent. De fait dans son texte on a souvent

le sentiment qu'il emploie l'un et l'autre de ces termes comme équivalents. C'est Lacan, avec son élaboration du « *stade du miroir* » qui va faire cette distinction radicale. Le Moi idéal résultant de l'image du corps propre dans le miroir, c'est la première identification du futur sujet, identification imaginaire à son semblable qui selon Bernard Vandermersch « *constitue le point inaugural de l'aliénation du sujet dans la capture imaginaire...* »³

De fait, à partir de là, Lacan fera du Moi une fonction radicale de méconnaissance. L'Idéal du Moi, lui, va résulter d'une identification à un seul trait de l'objet (Trait unaire conçu par Lacan à partir du trait unique de Freud, *Einzigiger Zug*). Ce trait Unaire est l'inscription du langage dans le corps ou plutôt, dans l'organisme qui ne devient corps qu'à partir de sa prise dans le langage. Cette inscription fait un trou dans le réel du corps, trou du symbolique dans le réel du corps. On voit donc que le sujet en gésine, va être soumis à ces deux instances, une instance – le Moi idéal – et une instance symbolique – l'idéal du Moi. De façon un peu triviale, je dirais que l'une ne va jamais sans l'autre et j'ajouterais que l'idéal du Moi protège, permet la pérennité du Moi Idéal et le maintien d'une satisfaction narcissique de base au sens du narcissisme primordial tel que le définit Dolto (*une mêmeté d'être, allantdevenant pour chacun dans le génie de son sexe*).

Le Moi, on le voit, n'est donc pas une instance homogène, pris qu'il est dans deux types d'aliénation, symbolique et imaginaire.

Ce rapide détour théorique m'est apparu nécessaire pour poursuivre mon propos.

On sait que Freud soutient que

« La souffrance nous menace de trois côtés : dans notre propre corps qui, destiné à la déchéance et à la dissolution, ne peut même se passer de ces signaux d'alarme que constituent la douleur et l'angoisse ; du côté du monde extérieur, lequel dispose de forces invincibles et inexorables pour s'acharner contre nous et nous anéantir ; la troisième menace enfin provient de nos rapports avec les autres êtres humains³. »

N'est-il pas évident que la vieillesse rend beaucoup plus vulnérable à ces trois menaces ?

Le corps, bien sûr, encore pourrait-on dire ! Il est le support moïque indispensable, il nous accompagne jusqu'au bout. Marguerite Yourcenar dit cela au mieux :

« Corps, mon vieux compagnon, nous périrons ensemble comment ne pas t'aimer, forme à qui je ressemble

Puisque c'est dans tes bras que j'étreins l'univers ?⁴ »

³ S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Puf, 1994, p.21.

⁴ M. Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*.

Freud puis Lacan nous rappellent que l'artiste précède toujours le psychanalyste. Ces vers en sont une preuve vivante. C'est bien parce que nous ressemblons à cette forme, que nous l'aimons, que son obsolescence programmée peut nous abandonner à la détresse et à l'angoisse.

Le ralentissement moteur, l'affaiblissement musculaire, cette forme à qui nous ressemblons de moins en moins, cette image spéculaire qui nous trahit un peu plus chaque jour, tout cela nous pousse à penser que, comme le dit le grand poète libanais Salah Stétié : « *Il faut s'habituer à l'idée de la mort chaque matin, comme on apprend une langue étrangère.* »

Belle idée mais nous ne sommes pas tous doués pour apprendre les langues étrangères !

Cette citation me fournit toutefois une bonne transition pour articuler vieillesse et langage.

J'ai, il y a un instant, avancé l'importance de la dialectique Moi Idéal – Idéal du Moi. Si l'imaginaire moïque est bien mis à mal au fil des ans, qu'en est-il de notre rapport à la parole et au langage ? Que devient pour chaque Un cette identification symbolique à l'origine de l'idéal du Moi ? C'est bien elle qui, par l'inscription du trait unaire, articule le corps avec le langage. C'est ce trou dans le réel qui entame la toute-puissance de l'Autre et donne accès à l'altérité. C'est par là que nous serons parlêtre parmi les parlêtres mais également Un parmi les autres, car unique à nous identifier à ce trait qui efface l'absence de l'objet.

Mais l'entrée dans le langage de l'*infans* ne produit pas d'emblée une parole qui cherche une adresse. C'est d'abord pour jouir du langage que l'*infans* commence ses lallations, l'*infans* jouit en émettant des sons qui ne s'adressent à personne. C'est toutefois comme cela que la parole lui adviendra. Cette articulation entre parole et langage, Lacan la nomme *lalangue* en un seul mot. Le devenir parlêtre impose que nous passions de notre lalangue à une langue qui va nous permettre de parler avec autrui, de porter une parole qui nous représente en tant que sujet. Mais cette lalangue ne nous quitte jamais, elle dicte nos rêves, détermine les formations de l'inconscient. Freud est formel dès le début de ses travaux, sur les rêves notamment, l'inconscient ne connaît pas le temps. Ce qui est lointain dans l'histoire du sujet est actuel dans son inconscient. Freud nous rappelle aussi que le rêve a pour théâtre l'image archaïque du corps. À tout âge nous pouvons nous rêver en enfant, adolescent ou... en vieille personne...

De façon très laconique, comment envisager la coexistence de cette *lalangue*, marque indélébile de notre idiosyncrasie, avec la fonction de la parole dans le champ du langage ? Comment faire dialoguer un dialecte qui a pris sa source dans le miroir, qui a construit un Moi Idéal, lieu des satisfactions narcissiques et des jouissances archaïques avec une langue porteuse d'une parole qui ne peut et ne veut rien céder de sa dimension désirante ?

Je dirais que c'est dans les modalités que va prendre ce dialogue entre la langue maternelle et la langue qui porte la parole dans le champ du langage que peut se repérer l'enjeu de la vieillesse en psychanalyse.

La langue maternelle que j'assimile à *lalangue* lacanienne, pour advenir comme sujet, il faut bien pourtant s'en séparer, y renoncer, Charlotte Herfray dit à propos de cette langue originelle « *de l'immersion de laquelle il a bien fallu s'arracher pour parler*⁵. »

Mais, nous l'avons vu, elle ne s'efface pas, on pourrait faire une analogie avec nos langues dites mortes Latin, Grec, dont l'usage est obsolète mais qui structurent toujours nos langues actuelles dans une grande diversité. Je dirais que c'est dans ce renoncement même à cette langue maternelle, dans le fait d'être obligé pour le sujet à choisir certains mots, ce qui équivaut à en abandonner d'autres, que réside la genèse du sujet du désir inconscient. C'est cette demande de tout dire, toujours insatisfaite, toujours rêvée, toujours imaginée, qui est amputée par le choix des mots, c'est dans ce vide, ce trou créé par cette amputation que peut continuer à circuler le furet du désir.

Cette langue maternelle ne se tait jamais et parle à nouveau le sujet quand celui-ci ne se voit plus d'à-venir.

Car c'est bien sous la tyrannie de *Chronos* que se déroule le trajet d'un sujet, le Moi idéal est sous la tutelle du dieu du temps et l'Idéal du Moi a bien du mal à en préserver des images. On connaît la phrase du philosophe et médecin Georges Canguilhem : « *La progressivité d'un événement n'exclut pas l'originalité d'un avènement*⁶. »

L'âge corrode lentement l'image du corps mais cette lenteur ne soustrait pas au fait que l'avènement de la vieillesse est toujours le passage à un autre état. Sans jouer de façon morbide avec le signifiant, au sens lacanien la vieillesse serait-elle un moment de conclure un temps logique ? Je ne le crois pas, même si le temps chronologique n'est pas sans effet sur le temps subjectif et qu'on peut penser que, *in fine*, le temps logique se dissout inexorablement dans la faillite des fonctions.

Je m'explique.

Je rappelle les trois temps du temps logique conceptualisé par Lacan qui sont : l'instant de voir, le temps pour comprendre et le moment de conclure.

L'instant de voir c'est le poids du réel sur le sujet. Il impose une sidération que le fantasme va tenter de dénouer dans le rapport à l'autre et à l'Autre. Cet instant de voir fige le

⁵ Ch. Herfray, *La vieillesse en analyse*, érès, 2007, p.232.

⁶ G. Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, Puf, 1943,1994, p.49.

sujet, le fantasme le remet en mouvement, mais le sujet entrant « en collectivité » dans le temps pour comprendre, la position de l'autre va entraîner l'urgence de conclure.

Nous suivons Lacan quand il affirme que c'est le fantasme qui est le soutien du désir. Je veux réfléchir par là au fait que c'est bien le maintien du désir quand l'âge avance qui est, je crois, le véritable enjeu de la vieillesse.

Le temps logique, c'est-à-dire, le temps subjectif, nécessite la présence de l'autre et de l'Autre.

C'est là, à mon sens, que *Chronos* peut jouer un rôle déterminant. L'isolement que la vieillesse engendre souvent peut, insidieusement, venir saper les capacités du sujet à maintenir une activité fantasmatique qui le maintiendrait dans sa course désirante. L'entrée dans une résidence pour personnes âgées ou plus encore dans un EHPAD, peut, par l'isolement au milieu des autres qu'elle réalise, déconstruire brutalement tout l'échafaudage fantasmatique d'un sujet. Les douloureux exemples ne manquent pas de personnes âgées dont l'état physique et psychique se dégradent irrémédiablement en quelques jours avec souvent une issue fatale rapide. Je crois que ces avènements, surtout bien sûr lorsqu'ils sont imposés par une perte majeure d'autonomie, sont à même brutalement, de faire vaciller la dimension symbolique de l'idéal du moi. Celui-ci ne peut plus désormais protéger le Moi idéal et l'image spéculaire du corps renvoyée par le miroir du corps des congénères n'est plus ce vieux compagnon dont parle Marguerite Yourcenar mais un inconnu hostile et dominant.

Une petite vignette clinique imagera cela : Dans un EHPAD deux personnes atteintes toutes deux de démence sénile sont toujours côte à côte. L'une d'elle essaie sans cesse de frapper l'autre avec sa canne. La personne agressée meurt brutalement. L'agresseur meurt 8 jours après sans qu'aucune défaillance somatique ait pu l'expliquer. Je crois que l'on peut avancer que c'est sa propre image de décrépitude que l'agresseur voulait frapper. J'avancerais que cela maintenait tout de même une agressivité, certes archaïque pourtant vitale. Plus de double spéculaire, plus de vie... Cela rappelle les petits à la crèche : ils frappent le camarade et disent qu'ils ont été frappés par lui. Cette tragique histoire en EHPAD peut aussi nous autoriser un lien avec ce que Derrida a amené avec le concept de spectre. C'est bien le spectre de sa propre finitude que la « survivante » rencontre dans ce côte à côte quotidien. Mais ce spectre, pour angoissant qu'il soit, elle le combattait, soutenait par là une pulsion de vie bien entamée par ailleurs. La disparition brutale de ce spectre anéantissait brutalement ce qui restait pour elle de sa pulsion de vie.

Pour autant, si la dimension de la solitude devient prégnante en rentrant dans l'âge, celle-ci n'est pas synonyme d'isolement. La solitude n'est pas l'isolement. La solitude je la situerais

dans cette reconnaissance du prestige de la mort comme seul maître pour reprendre la formule de Lacan.

Le substantif prestige, vient du latin *praetigiare* qui signifie « serrer-avant » proche d'êtreindre. Le latin *praestigium* signifiait « charlatanisme, imposture » et « illusion » le sens dérivé est celui que nous connaissons de faire forte impression. Je crois que ce substantif peut nous aider à entendre ce qu'amène Lacan. Reconnaître le prestige de la mort, ce serait la reconnaître comme ce qui nous étreindra inéluctablement un jour mais, *mors certa hora semper incerta*, la mort est certaine mais l'heure toujours incertaine, et, dès lors, Éros garde un espace de liberté, un champ des possibles reste à arpenter pour le désir. Ne pourrait-on pas faire un saut en arrière vers le nouveau-né : *pater semper incertus est, mater certissima* à savoir que dans cette « certitude » la promesse de vie et la promesse de mort se conjoignent ? Car si Thanatos délie, Éros relie, le désir est toujours, d'une manière ou d'une autre, manque de l'autre dans le lien à l'Autre. Le manque de l'autre c'est la solitude, la défaillance de l'Autre c'est l'isolement.

J'avancerais que dans la vieillesse, ce qui peut faire ravage, en dehors ou en plus des défaillances du corps, c'est ce sentiment possible de ne plus trouver de lieu où puiser des signifiants, dans le sens où le signifiant c'est ce qui est plein de sens. Le sujet pris dans le naufrage de la vieillesse perd la boussole, au sens propre comme au sens figuré, ne sait plus vers où, vers qui, envoyer son message de détresse. Cela pose la question de la notion freudienne de *Nebenmensch*, le prochain proche. Très rapidement, rappelons que cette notion recouvre à la fois celle d'un autre secourable, mais aussi la problématique de *das Ding*, la Chose. Là, il n'y a plus d'accès à un autre secourable, c'est-à-dire cette présence parlante, cette voix et ce regard soutenant qui permettent de retrouver un tant soit peu une distance par rapport au réel hors-sens de la mort omniprésente. Le vieillard se trouve confronté sans médiation à la présence de la Chose toute prête à l'engloutir. Le spectre de la mort s'évanouit, Derrida nous rappelle que respect est l'anagramme de spectre.

Là, le prestige, le respect qu'impose ce seul maître qu'est la mort sont balayés, la seule ressource est de remettre en usage cette langue maternelle qui permet de retrouver des jouissances corporelles et de les articuler à l'Autre. Pour avoir travaillé dans des EHPAD, je crois que tragiquement on y entend plus le mot Maman que dans les services de pédiatrie...

Je crois que cette dissociation qu'engendre parfois la vieillesse entre Moi idéal et Idéal du Moi trouve sa concrétisation la plus clinique dans la dernière grande œuvre d'André Malraux *Lazare* qui conclut le second volume du *Miroir des Limbes (les Limbes, là où les âmes*

*incertaines séjournent avant une éventuelle rédemption*⁷). Ce récit se déroule à l'hôpital où l'auteur a été admis pour une mystérieuse « *maladie du sommeil* ». Il décrit un malaise dans sa chambre où, dit-il, *il a perdu la terre*, il y rencontre un « *je-sans-moi* ». Plus de corps puisque celui-ci ne répond plus, mais le *Je*, le sujet Malraux, lui, n'a pas disparu...

Malraux est pris de court par *Chronos* qui suspend son *Moi* corporel mais le fige dans un temps pour comprendre. Ce « *Je-sans-moi* », « *conscience véhémement d'exister*⁸ » dit-il, j'y verrais la pérennité du sujet du désir. Malraux, curieusement, oppose à ce *je-sans-moi* la notion de fraternité. Philippe Guibert assure : « "*Je-sans-moi*", "*fraternité*" ? *Voilà des mots obsolètes, à l'ère du Moi visible et d'une solidarité réduite aux acquêts sonnants et trébuchants*⁹. » Il précise en le citant que Malraux tâtonne vers « *cette part de l'homme qui cherche aujourd'hui son nom, qui n'est certes pas l'individu* ». Je crois que ces derniers mots sont très importants. Dans le temps pour comprendre, nous venons de le rappeler, la présence de l'autre et de l'Autre est capitale. Je m'autorise à faire de la fraternité dont parle Malraux cette rencontre avec l'autre et l'Autre. Cela élimine, à mon sens, cette notion d'individu que critique l'auteur de *Lazare*, en effet, étymologiquement, nous savons que l'individu c'est celui qui ne peut être divisé. Dans le temps pour comprendre, les signifiants de l'Autre, c'est-à-dire la prise dans le langage, divise définitivement le sujet. Le *je-sans-moi* est un sujet divisé, radicalement distinct d'un *Moi* spéculaire qui joue à l'indivisible.

Il est à noter que selon Olivier Todd, biographe de Malraux, cette hospitalisation en urgence était due en fait à une consommation abusive de whisky. Cela nous enseigne, une fois encore que, comme beaucoup d'autres assurément, derrière la figure moïque monolithique du grand écrivain, aventurier courageux, existait un être divisé qui pouvait se noyer dans l'alcool, pour oublier la caducité de son corps ? Cela n'enlève absolument rien à l'importance historique et culturelle du personnage.

Ce *je-sans-moi* nous rappelle toutefois cette division radicale qui caractérise chaque parlêtre.

La vieillesse a une dimension tragique au sens où s'y confrontent deux vérités contradictoires. Celle de se connaître comme des êtres pour la mort et celle de ne pas céder sur un désir indestructible et... éternel.

⁷ Ph Guibert, « Lazare à l'hôpital », Revue *Médium - Transmettre pour innover*, juillet-décembre 2019, pp.315-325.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*

Lacan nous le précise dès 1953 : « *Ainsi le symbole se manifeste d'abord comme le meurtre de la Chose et cette mort constitue dans le sujet l'éternisation de son désir*¹⁰. »

C'est bien l'idéal du Moi, instance symbolique, qui rend possible l'éternisation du désir. Même pour un *je-sans-moi*, le désir reste le moteur du sujet, reste moteur pour le sujet. Dans le grand âge, heureusement, le moi ne disparaît pas systématiquement et définitivement ! Il s'amenuise, se limite dans ses capacités. L'écrivain Julien Gracq, décédé à 97 ans, soutenait : « *Ce qu'il y a de bien dans la vieillesse, c'est que ce que l'on ne peut plus faire, on a plus envie de le faire !* » Belle reconnaissance du prestige de la mort en maintenant un désir de vivre.

Milan Kundera soutenait lui : « *L'homme peut mettre fin à sa vie mais il ne peut mettre fin à son immortalité.* »

Je reviens sur la vignette clinique exposée il y a un instant.

Dans son souvenir de terreur nocturne dans l'enfance, la patiente, reconvoque une *lalangue* totalement inféodée à des satisfactions narcissiques qui sont sauvées par la figure mythique du père qui lui permet d'ouvrir les yeux. Dans le rêve qui survient dans la douleur du deuil, c'est une seule paupière qui refuse de s'ouvrir, il faut désormais pour cette femme encore jeune (même si comme l'a rappelé Eva-Marie Golder, Simone de Beauvoir s'est sentie vieille dès 52 ans), ouvrir le bon œil pour se maintenir sur le chemin du désir.

Ces hypothèses ne se soutiennent que du lien transférentiel bien installé depuis des années avec cette patiente.

Voilà qui nous ramène à la problématique de la vieillesse en analyse. Oserais-je avancer que « **Tant qu'il y a du transfert, il y a de l'espoir** » ?

Certes le transfert au sens analytique, dans la mesure où il est le lieu de la mise en acte de l'inconscient qui ne connaît que le temps logique, permet, par la grâce du désir de l'analyste, de maintenir le vif du désir de l'analysant. Pour autant on sait que si, selon Lacan, la cure est une traversée du fantasme, elle ne le supprime évidemment en aucun cas. Et il y a d'autres transferts que le transfert analytique qui, eux, ne traversent pas le fantasme mais peuvent le maintenir vivant. Les associations multiples et diverses sont des lieux qui maintiennent le vif des fantasmes de chacun. L'implication qu'elles nécessitent en sont le support. Même si elles donnent l'apparence de donner un objet au désir, celui-ci reste parfaitement intransitif dans la mesure où ces objets ne sont jamais atteignables, jamais de technique de danse, de peinture, de musique totalement accomplie dans une perfection. Un collectionneur ne se maintient que parce qu'il sait inconsciemment que sa collection ne sera jamais complète, il continuera à chercher...

¹⁰ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », 1953, dans *Écrits*, Seuil, 1966, p.319.

Car ce que toutes les personnes âgées cherchent à maintenir, c'est une relation d'amour pour laquelle le transfert constitue un lieu privilégié. Relation d'amour sur laquelle le temps a bien sûr une influence, mais qui n'en reste pas moins pérenne pour tout sujet. On sait que Lacan avance que « *Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir*¹¹. Certes, cette *lalangue* de jouissance ne disparaît jamais mais chez toute personne âgée c'est la capacité à la traduire dans une langue partageable qui pourra maintenir la vivacité du désir. C'est le manque introduit au cœur du sujet par le réel de la mort qui peut maintenir cette vivacité du désir et maintenir le courage d'une relation à l'autre. C'est toujours une position d'attente qui soutient le désir de vivre quel que soit l'âge. On a tous entendu cette phrase dans la bouche de certaines personnes âgées : « *Ma vie a été bien remplie, je peux désormais partir sans regret...* ». Croyons-les sur parole mais en tout cas, cette sentence nous confirme que la plénitude n'est pas du côté de la vie...

Je terminerai par deux citations, très différentes l'une de l'autre mais je crois tout aussi pertinentes et poétiques.

La première est de l'humoriste Francis Blanche pour qui « *La plus belle mort, c'est d'être tué à quatre-vingts ans d'un coup de revolver par un mari jaloux* ». Ce qui nous confirme qu'il y a toujours un risque à maintenir le vif de tout désir...

La seconde est de Jacques Prévert : « *La vie est une cerise. La mort est un noyau. L'amour est un cerisier.* »

¹¹ J. Lacan "Le Séminaire X – L'angoisse" 1962-1963, Leçon du 13 mars 1963. Seuil 2004